

Des âmes vives

François-Xavier PERTHUIS

GUNTEN

Photo de couverture :
©Depositphotos Inc./Aletia #29825567

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur ou du centre français du copyright, 6, rue Gabriel-Laumain, 75010 Paris.

© **GUNTEN**, 2014
I.S.B.N. : 978-2-36682-048-5

Je connaissais Christine parce qu'il y avait la photo d'un bébé dans un tout petit cadre doré sur la table de la chambre de mes parents. J'avais sûrement demandé qui était le bébé de la photo et Maman avait dû me répondre avec évidence «c'est Christine, ta petite sœur».

Je passais tous les jours devant la photo, puisque pour aller dans la salle de bains il fallait traverser la chambre de mes parents.

Je la regardais à chaque fois. Elle était endormie, jolie.

Quand je lui faisais un baiser, c'était un baiser léger, comme pour ne pas la réveiller. C'était un baiser furtif aussi ; moi je savais que j'embrassais ma petite sœur, mais je ne voulais pas être surpris en train d'embrasser sa photo.

Je connaissais aussi Christine parce que chaque soir nous faisions une prière qui se terminait toujours par «Christine et Philippe veillez sur nous», avant d'aller nous coucher et d'échanger les bises pour une bonne nuit.

Je ne trouvais pas très normal que ce soit ma petite sœur et mon petit frère qui veillent sur moi, l'aîné, quand bien même Maman nous avait très naturellement expliqué qu'ils étaient nos anges gardiens et qu'ils nous protégeaient, de quoi d'ailleurs, je ne savais pas trop.

Moi je voulais bien y croire mais je ne comprenais pas tout, entre les anges gardiens dans le ciel près de Jésus, Christine dans le petit cadre, et Philippe que je n'avais jamais vu.

Quand je rêvais dans la journée je me demandais pourquoi Christine n'était pas restée avec nous, et comment elle avait fait pour aller au ciel, seule, toute seule et si loin, et pourquoi toute ma vie elle serait loin de moi. Pour Philippe c'était différent je n'arrivais pas à me l'imaginer ce petit frère.

Moi j'aimais bien l'idée du ciel, avec le vent, les oiseaux, les nuages, les cerfs-volants, mais l'imaginer avec des ailes dans le dos, parce qu'il paraît que tous les anges gardiens avaient des ailes dans le dos, moi je n'y arrivais pas.

Et puis est-ce qu'un jour on monterait pour la retrouver ? Et après tout, là-haut c'était où ?

Je me sentais très seul sans cette petite sœur à laquelle je ne pouvais pas parler ; et puis m'aurait-elle entendu, et comment aurais-je su si elle m'avait écouté, et est-ce qu'elle m'aurait répondu ; c'était un peu vertigineux.

Cette petite sœur qui mobilisait tout mon esprit, on n'en parlait qu'à la prière. Papa n'avait jamais parlé

d'elle ni prononcé une seule fois son nom. Mes grands-parents n'avaient jamais évoqué son existence. C'était comme si elle était oubliée, abandonnée.

Et cela a été contagieux. Un jeudi en fin de matinée on a sonné, Maman est allée ouvrir à deux religieuses coiffées de grandes cornettes blanches en les appelant « mes sœurs ». J'ai été très surpris et j'ai cru l'espace d'un instant que la famille s'agrandissait. Après leur départ Maman nous a expliqué que ces sœurs collectaient des vêtements pour des orphelins et des enfants abandonnés. J'ai aussitôt voulu savoir si je n'étais pas un enfant abandonné. Je n'ai pas osé le demander. De toute façon j'avais tellement l'impression d'étouffer, avec cette idée effrayante, que je n'aurais pas pu prononcer un mot. Aussi dès que j'ai pu, je suis allé fouiller dans le meuble de la salle à manger, là où mes parents rangeaient « les papiers ». J'ai trouvé un carnet sur lequel était écrit « Livret de famille », j'ai tourné les pages rapidement, et j'ai lu les prénoms. Nous étions tous mentionnés, j'étais le premier, suivi de Christine, de mon jeune frère, et de Philippe. Soulagé de savoir que je n'avais pas été abandonné, j'ai tout remis bien au fond du tiroir. J'étais définitivement rassuré. Cette idée ne m'est jamais revenue. Je n'ai jamais parlé de cet épisode avec mon jeune frère ; ni alors, il me semblait trop petit, ni plus tard.

Nous étions donc une famille de six personnes, il y avait quatre enfants mais en fait on n'était que deux et avec Maman on passait à trois ; trois au lieu de six ;

je trouvais cela triste. Papa, on ne le voyait que très peu, à cause de son travail de nuit ou des saisons qu'il faisait dans de grands restaurants sur la Côte ; il était presque toujours absent pour les fêtes, les anniversaires, les Noëls et les grandes vacances ; c'était comme ça dans son métier.

Toujours est-il que Christine me manquait. Nous étions séparés, cela me rendait très triste, et je ne pouvais pas le dire.

Je n'avais que la compagnie de son absence.

Elle devait sûrement manquer à Maman qui semblait avoir de la peine et qui ne souriait pas souvent.

*

J'ai senti très tôt que l'on me cachait quelque chose, ou du moins que l'on ne pouvait pas tout me dire sur Philippe, mais je pensais que tout ce que ne je savais pas maintenant, je le saurais quand je serais grand ; en fait il n'y avait pas vraiment de mystère pour moi.

Et puis à partir du jour où Maman nous a laissés faire notre prière tout seuls, petit à petit j'oubliai Philippe.

Je l'ai oublié parce que je n'avais jamais vu sa photo, et que je n'arrivais vraiment pas à me le représenter ce petit frère.

Le petit visage de Christine avait pris toute la place dans mon cœur.

Je n'ai jamais entendu dire de Christine et Philippe qu'ils étaient morts, mais je savais bien que « ça ne pouvait être que ça »

*

Avant Noël, il fallait faire la crèche dans notre chambre, sur le côté de la cheminée. Des rouleaux de papier rocher étaient achetés, et l'on ressortait du « carton de Noël » les santons de Provence qui avaient donc passé toute une année enveloppés dans du papier journal.

Il fallait aussi faire le sapin, et le sapin c'était bien. Il fallait aller le choisir, il fallait le porter ; ça piquait les doigts et ça sentait bon. La décoration c'était amusant avec les guirlandes que l'on installait tout autour, et les boules de toutes les couleurs dont je « vérifiais la solidité », en laissant tomber, de pas trop haut, celles que je trouvais les moins jolies. Quand tout était installé, on regardait inlassablement les guirlandes lumineuses qui clignotaient et donnaient vraiment un air de fête à notre chambre.

Pour en revenir à la crèche, moi vraiment je la détestais.

D'abord je n'aimais pas sortir du milieu de vieilles feuilles de papier journal des santons que je ne trouvais ni très beaux ni agréables à toucher. Je retrouvais saint Joseph qui semblait bien fatigué, la Vierge toujours en bleu, les rois mages aux noms compliqués toujours aussi riches et enturbannés, avec leurs drôles

de cadeaux pour un nouveau-né, l'âne et le bœuf toujours fidèles au poste, de chaque côté du petit lit en paille qui recevrait le santon de l'enfant Jésus, le soir du vingt-quatre décembre, et pas avant.

En attendant, ce santon restait bien enveloppé dans une petite boîte. Cela me faisait penser à un bébé mort. Je pensais à Christine qui avait été un bébé vivant avant de devenir un bébé mort, et j'étais envahi de tristesse.

Cette boîte avec ce santon-là, je l'aurais jetée.

De chaque côté de la crèche il y avait deux petits anges en métal qui tenaient chacun une petite bougie que l'on allumait ; ces anges-là je les aimais bien avec leur sourire et leur aube rouge vif. Une année, je les avais rapprochés centimètre par centimètre du papier rocher, jusqu'à ce que cela noircisse, brûle et prenne feu. Et je n'ai pas été déçu, parce que c'est allé très vite, et les flammes ont pris une de ces hauteurs. Mon jeune frère est allé chercher Maman qui est venue en courant avec un torchon. Là, ça été du grand spectacle, avec les santons qui giclaient dans tous les sens. Maman s'était montrée très efficace, il y avait eu un maximum de casse, et accessoirement des flammes qui ne s'étaient pas propagées aux rideaux de la fenêtre.

Tout a été racheté, dès le lendemain ; les anges avaient disparu, remisés dans le carton.

Si seulement on m'avait annoncé que ma petite sœur allait revenir, là j'en aurais rajouté des bougies, de toutes les tailles et de toutes les couleurs, et j'au-

rais fait une grande crèche qui aurait pris toute la largeur de la cheminée.

*

La crèche de la maison ne suffisait pas, il fallait visiter la crèche de la paroisse, à Saint Pierre de Montrouge. Il est arrivé que la crèche soit vivante, avec de vraies personnes en costume d'époque, un âne sorti de je ne sais où, et comme enfant-Jésus, un gros poupard que je trouvais vraiment gris. Parents, enfants, tous avaient l'air d'y croire. Tout cela me dépassait. Ce nouveau-né tout rigide me donnait un gros cafard ; un nouveau-né j'avais l'idée que c'était rose et que ça gigotait. Là, pour moi, il était mort, et j'étais très mal à l'aise.

Pour terminer la trilogie des crèches, les crèches des Grands Magasins avec les rangées d'enfants qui se pressaient pour se rapprocher des vitrines et s'émerveiller. Moi, ça me faisait de la peine ces crèches, et quand la foule des enfants poussait, cela m'arrangeait parce que j'allais sortir encore plus vite de cette cohue. Je ne disais rien, Maman ne devinait rien, et tant mieux parce qu'elle faisait tout pour que l'on ait le meilleur Noël possible, sans se rendre compte que sa tristesse se voyait.

*

Les soirées de Noël ne se passaient jamais avec Papa. Maman achetait une petite bûche. La soirée

était courte. Moi j'aurais aimé Christine à côté de moi, rien que pour moi, et on aurait bien rigolé, avec des rires à nous.

Quelquefois les veillées se déroulaient chez mes grands-parents ; je trouvais l'ambiance vraiment peu chaleureuse, et de surcroît il fallait tenir, sans s'endormir, en suivant le très ennuyeux programme de l'unique chaîne de télévision, jusqu'à la messe de minuit à Notre-Dame-des-Champs, et faire, à la fin de l'interminable office, le détour par la crèche.

Quant au Père Noël, je ne me rappelle pas y avoir cru un seul instant, il y avait vraiment trop d'invéraisemblances dans cette histoire.

D'ailleurs, à la maison, on ne parlait que des cadeaux de Noël ; le Père Noël, sa luge et son convoi, cela « ne passait pas ».

Pour moi, Noël « c'était le sapin », décoré, coloré et lumineux. Tout le reste je m'en serais dispensé, que ce soit de la crèche ou des cadeaux. La crèche c'était triste et les cadeaux me laissaient indifférent ; il s'agissait souvent de jeux et je ne jouais pas, ou de livres et je ne lisais pas. De toute façon je ne savais pas ce qui m'aurait fait plaisir si ce n'est que l'on soit tous ensemble ce jour-là, ce qui ne se ferait jamais, et ça pour moi, c'était pire que tout.

*

Un beau jour d'automne Maman nous a annoncé qu'on allait au cimetière, « sur la tombe de Chris-

tine ». J'étais un peu surpris, c'était la première fois que j'entendais parler de la tombe de Christine, je ne savais pas qu'elle avait une tombe. Et je n'étais jamais entré dans un cimetière.

Du quatorzième arrondissement où nous habitions, jusqu'à Saint-Maur-des-Fossés où nous avons habité, il y avait un long trajet en voiture au cours duquel nous nous étions mis à chahuter mon jeune frère et moi. D'habitude cela ne durait guère, en tout cas jamais au-delà de « l'invitation » de Papa à nous calmer, là, il ne disait rien. Au bout d'un moment Maman nous a rappelé que « quand même, on allait au cimetière », autrement dit, il était déplacé de chahuter. Sans doute quelque chose nous échappait, alors on n'a plus rien dit jusqu'à l'arrivée. Papa s'est garé dans une petite rue montante au bout de laquelle on voyait un mur très haut ; le cimetière, c'était derrière.

Nous marchions en donnant des coups de pieds dans tous les monceaux de feuilles mortes ; nos parents, derrière nous, se tenaient par le bras.

En haut de la rue il n'y avait que des magasins de fleurs. J'ai remarqué que le fleuriste installé presque devant chez nous à Paris ne vendait pas ces fleurs-là ; ici en plus il se vendait toutes sortes de petites plaques en marbre décorées de pensées, de colombes et de croix. Nous avons choisi un pot avec des grosses boules blanches, et j'ai appris le mot chrysanthème.

Après le passage de la porte d'entrée du cimetière j'ai eu tout de suite l'impression de rentrer dans un

autre monde. Les gens parlaient doucement, c'était calme, il n'y avait que des tombes et je trouvais que cela faisait vraiment beaucoup de morts ; on était les seuls enfants.

Après un petit moment j'ai eu l'impression que mes parents s'étaient égarés, ils ont demandé où était « le carré des enfants » je pensais que c'était un petit square, comme une garderie où les parents pouvaient laisser jouer leurs enfants ; j'ai vu une telle tristesse sur le visage de mes parents que j'ai compris que cela signifiait autre chose que ce que je pensais. Et puis ils se sont arrêtés. Ils sont restés un petit moment sans rien dire, en se tenant toujours par le bras. Maman a dit « c'est la tombe de Christine ».

Je peux dire que dans un premier temps je n'ai rien compris à ce que l'on me disait.

Si c'était la tombe de Christine, Christine était donc là-dessous. C'était impossible.

Cette tombe je la détestai.

Ces graviers peints en blanc, je les trouvais ridicules, et puis l'ange, l'ange en chemise de nuit au-dessus de la stèle, avec ses ailes dans le dos, s'il avait pu s'envoler celui-là, avec tous ceux des tombes d'à-côté.

Et puis cette grande plaque sur laquelle j'ai lu mon nom de famille, je ne m'y attendais vraiment pas. Je n'avais jamais vu écrit mon nom en aussi grosses lettres, et il fallait que ce soit dans un cimetière. J'ai été très gêné à l'idée que n'importe qui puisse savoir qu'il y avait quelqu'un de ma famille ici.